hammed Hassan, qui souleva le Mazendéran, et s'y rendit indépendant, en 1748, pendant les troubles qui suivirent la mort d'Ali-Kouli-Kan. Il réunit à Mazendéran la souveraineté du Ghilan et d'Asterabad, et prit audacieusement les armes contre ses suzerains d'Ispahan. Des luttes continuelles et sanglantes s'engagèrent durant toute cette période entre les Kadjars et les Kourdes, partisans des descendants de Kéum, successeur de Kouli-Kan. Les Kadjars, enfin, l'emportèrent, et, à la mort de l'eunuque Mohammed, son neveu Babak-Kan lui succéda, sous le nom de Feth-Ali-Schah, comme souverain de toute la Perse.

KADLUBEK ou **KODLUBKO** (Vincent), historien et prélat polonais, né à Karwow (Galicie) en 1161, mort en 1223. D'abord prévôt de Sandomir, puis évêque de Cracovie (1208), il acquit la confiance du roi Leszek le Blanc, qui prenait fréquemment son avis dans les affaires importantes et qui le chargea de conduire sa fille Salomé à Halich pour y épouser le fils d'André, roi de Hongrie (1214). Quatre ans plus tard, Kadlubek se démit de son évêché et se retira dans un couvent de l'ordre de Cîteaux. On lui doit : *Historia Polonica* (Dobromiel, 1612, in-8°). Cette histoire, divisée en 4 livres, va jusqu'à l'an 1202. Elle est écrite en un style barbare et remplie de fables en ce qui concerne l'histoire primitive de la Pologne; mais Kadlubek s'est montré historien vrai et fidèle lorsqu'il raconte les événements qui se sont passés en Pologne pendant le XIe et le XIIe siècle.

KADNIKOW, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 42 kilom. N.-E. de Vologda, ch.-l. du district de son nom; 2,038 hab. Commerce de goudron et de poix tirés des forêts voisines. L'église seule est en brique; toutes les maisons sont en bois. Kadnikow était un village assez important, à cause des grandes routes qui le traversent, et il fut érigé en ville en 1780.

KADO (Michel), architecte polonais, né à Varsovie en 1765, mort en 1824. Elevé à l'école d'artillerie de sa ville natale, il entra dans le génie militaire, fit la campagne de 1792 et celle de 1794, où il obtint le grade de capitaine, et, après le dernier partage de la Pologne, il se fit ingénieur civil. En 1799, Kado fut nommé professeur d'architecture civile à l'université de Wilna, dont il devint le trésorier et l'architecte, et reçut, en 1809, le diplôme de docteur en philosophie. L'année suivante, il reprit du service, fit les campagnes de 1812 et 1813, et alla professer, en 1817, l'architecture civile à Varsovie. Nous citerons de lui : *Des pierres à chaux et du moyen de les brûler parfaitement* (Wilna, 1800, avec figures); la *Science des feux d'artifice* (Wilna, 1803); la *Pyrotechnie militaire, manuel de l'ingénieur des routes, des ponts et de la navigation*, avec 40 pl.; *Cours d'architecture civile; Architecture hydraulique*, etc.

KADOK (saint). V. CADOC.

KADOM, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 258 kilom N. de Tambov, sur la Mokska; 6,500 hab. On prétend qu'elle a été fondée par des Tartares, dont les descendants forment encore la majeure partie de ses habitants. C'est près de cette ville que les Russes remportèrent, en 1209, une victoire signalée sur les Bulgares.

KADOSCH ou **KADOCHE**, quelquefois **CADOCHE** s. m. (ka-do-che — de l'héb. *kadash*, sacré). Haut grade de la franc-maçonnerie du rit écossais.

— **Encycl.** Le grade de *kadoche* occupe le 30e rang dans le rite écossais ancien; c'est le 10e et dernier grade de la réforme de Saint-Martin, le 27e du rite de Misraïm, etc.
Le grade de *kadoche* a été, dit on, créé à Lyon en 1743; aucune preuve n'est donnée à l'appui de cette tradition, mais elle a toujours été acceptée sans contestation. Ce grade était le lien qui unissait la maçonnerie à l'ordre du Temple, secrètement continué dans les loges d'Ecosse, suivant une légende apocryphe. Des templiers français se seraient réfugiés en Ecosse, et auraient trouvé asile dans les loges de ce pays. En récompense de cette hospitalité, ils auraient initié les maçons aux doctrines secrètes de l'ordre du Temple, et fait de la qualité de chevalier templier un grade maçonnique, prenant ainsi les maçons pour continuateurs de cet ordre.
Par suite, le maçon qui reçoit le grade de *kadoche* se dévoue à la vengeance du meurtre judiciaire de Jacques Molay et à la restauration de l'ordre du Temple. Il fait le serment de poursuivre les meurtriers des templiers et leurs descendants. Or, ces meurtriers étaient : le pape Clément V, le roi de France Philippe le Bel et le chevalier Squin de Florian (ou Noffodei, suivant d'autres), dont la trahison livra aux deux premiers les secrets du Temple. On les appelle les *trois abominables*. Mais, comme ces personnages sont morts depuis longtemps, les seules victimes que le serment de vengeance puisse menacer, ce sont leurs descendants, c'est-à-dire les papes et les rois de France, et, pour ceux qui ont voulu prendre à la lettre la réception des *kadoches*, voilà la maçonnerie entière convaincue de conspirer la perte de la religion et de la royauté.
La réception actuelle au grade de *kadoche* ne ressemble plus à celle dont nous venons de parler. « C'est en 1805, dit Thory, que le grade de *kadoche* fut conféré avec solennité et dans tous ses détails pour la dernière fois. Depuis, il ne fut donné que par communication; un arrêté du suprême conseil du 33e degré l'avait ordonné ainsi. La vanité a fait conserver ce grade; la prudence et le bon sens l'ont fait profondément modifier. Le néophyte est censé gravir les sept degrés d'une échelle emblématique, comprenant les échelons de la grammaire, de la rhétorique, de la logique, etc., etc. »
L'atelier maçonnique formé par les *kadoches* s'appelle conseil *philosophique* ou *conseil de 30e*. Le Grand Orient a sous sa juridiction 18 conseils de *kadoches* : 4 à Paris, 7 dans les départements, 1 en Algérie, 6 en pays étranger. On peut voir, par le serment nouveau que prête le récipiendaire, que l'ancien *kadoche* n'existe plus que de nom : « Je jure sur ce glaive, symbole de l'honneur et du courage, devant Dieu et devant les vénérables chevaliers qui m'entendent, d'aimer la vérité, source de tout bien, de haïr le mensonge, le fanatisme et la superstition, source de tout mal, et de les combattre par tous les moyens qui seront en mon pouvoir, même au péril de ma vie. »

KADRI s. m. (ka-dri). Religieux turc, sorte de derviche tourneur, dont l'institution remonte à la fin du VIe siècle.

KADSAND, **CADSAND** ou **CASSANDRIA**, île de la Hollande, dans la province de Zélande, entre la mer du Nord au N., et l'Escaut occidental au N.-E. Elle est séparée du continent, au S. et au S.-E., par différents canaux qui reçoivent leurs eaux de l'Escaut. Elle a 16 kilom. de longueur sur 7 de largeur; 700 hab. Le sol, que des digues protégent contre l'invasion des eaux de la mer, est fertile en céréales et offre d'excellents pâturages. De nombreux protestants français y cherchèrent un refuge après la révocation de l'édit de Nantes. Sous le premier Empire, l'île de Kadsand fut comprise dans le département de l'Escaut. La localité principale de cette île est le bourg de Kadsand, compris dans l'arrond. de Middelbourg, à 23 kilom. S.-O. de cette ville, à 5 kilom. N. de l'Ecluse, près de la côte occidentale de l'île; 1,107 hab Fabrication et commerce de fromages renommés.

KADSURA s. m. (ka-dsu-ra — mot japonais). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des schizandracées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent à Java et au Japon

— **Encycl** Les *kadsuras* sont des arbrisseaux sarmenteux, à feuilles alternes, persistantes, et à fleurs solitaires à l'aisselle des feuilles. Le *kadsura du Japon* porte, sur ses rameaux longs et flexibles, des fleurs d'un blanc jaunâtre, auxquelles succèdent des baies rouges, semblables à des grains de raisin. Cet arbrisseau croît sur les montagnes et dans les bois humides. Il possède des propriétés émollientes et mucilagineuses. Ses fruits sont visqueux et insipides; les indigènes les mangent néanmoins. On fait cuire ses branches et ses feuilles, pour en obtenir un mucilage, qui sert à la préparation des papiers. Les dames japonaises l'emploient également comme cosmétique, pour dégraisser leurs cheveux. Cette espèce et quelques-uns de ses congénères se cultivent dans nos serres.

KAEHLER (Maurice-Frédéric-Auguste), compositeur allemand, né à Sommerfeld (Silésie) en 1781, mort à Zullichau en 1834. Il avait étudié l'orgue et le violon lorsque, étant allé à Copenhague en 1802, il perfectionna son talent sur le violon en suivant les leçons de Schall et apprit sous Kunzen la composition. Appelé en 1864 à la direction d'une petite chapelle au service du comte de Dohne, il passa quelque temps après à Peterswaldau en qualité d'organiste et d'instituteur; puis, en 1815, il fut nommé directeur de musique à l'école normale de Zullichau, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort.
Kaehler jouit en Allemagne d'une réputation solidement établie, surtout comme compositeur religieux. On a publié de lui un motet, intitulé : *Jehovah*, des cantates et morceaux de musique d'église, des chants à quatre voix, des préludes pour orgue, et divers morceaux de piano.

KÆMPF (Jean), médecin bavarois, né à Deux-Ponts en 1726, mort en 1787. Il fut reçu docteur à Bâle en 1753, après avoir soutenu une thèse curieuse, sur l'emploi des lavements dans la thérapeutique. Kæmpf fut successivement médecin ordinaire, conseiller, premier médecin de la cour à Hombourg, médecin des eaux d'Ems (1770), conseiller du prince d'Orange-Nassau, conseiller du prince d'Hesse-Hanau (1778), et se retira en 1787 à Hombourg. Il fut un praticien habile, et soutint avec succès une opinion qui eut beaucoup de vogue, et qui fait dépendre la plupart des maladies chroniques d'un état d'obstruction du bas-ventre. Parmi les écrits que nous avons de lui, nous citerons : *Dissertatio de infractu vasorum ventriculi* (Bâle, 1753); *Enchiridium medicum* (Leipzig, 1778, in-8°); *Variæ observationes medicæ* (1771, in-8°); enfin, plusieurs articles insérés dans le *Magasin de Hanau*.

KAEMPFEN (Albert), littérateur français, né à Versailles en 1826. Son père, d'origine suisse, fut attaché, comme chirurgien-major, à l'armée française sous l'Empire et la Restauration. Lorsque M. Albert Kaempfen eut achevé ses études de droit à Paris, il obtint d'être naturalisé Français (1849), et se fit alors inscrire, comme avocat, au barreau de cette ville. Peu après, il entra dans la rédaction de la *Gazette des tribunaux*. Depuis lors, il a collaboré soit sous son nom, soit sous divers pseudonymes, notamment sous celui de **X. Feyrnet**, à un grand nombre de journaux, tels que la *Gazette du Palais*, l'*Illustration*, le *Courrier de Paris*, le *Courrier du Dimanche*, la *Revue moderne*, la *Revue des provinces*, l'*Epoque*, l'*Univers illustré*, la *Discussion*, de Lyon, le *Journal des demoiselles*, etc. Vers 1866, M. Kaempfen fut attaché, comme chroniqueur journalier, au journal le *Temps*, où sa collaboration fut très-remarquée, et, vers cette époque, il devint un des rédacteurs du *Rappel*. En 1871, M. Kaempfen a succédé à M. Lavertujon, comme directeur du *Journal officiel de la République*. C'est un écrivain spirituel et de bon goût, dont les idées sont très-libérales, et qui jouit d'une estime méritée. Indépendamment de ses innombrables articles, on lui doit : la *Tasse à thé* (1866, in-18), roman, et *Paris capitale du monde*, étude humoristique, en collaboration avec M. Ed. Texier.

KÆMPFER (Engelbert), médecin et naturaliste allemand, né à Lemgo (Westphalie) en 1651, mort dans la même ville en 1716. Après s'être adonné à l'étude des sciences naturelles et médicales dans les principales universités de Pologne et d'Allemagne, il fit un voyage en Danemark et en Suède. Là, Kæmpfer fut attaché à l'ambassade suédoise, qui allait en Perse pour ouvrir des relations commerciales (1683). Il traversa la Russie, visita Astrakhan, la mer Caspienne, le Caucase, et, arrivé à Ispahan, il refusa de revenir en Europe avec son ambassadeur, préférant poursuivre ses explorations. Il alla alors rejoindre la flotte hollandaise dans le golfe Persique, et s'engagea comme chirurgien de la compagnie des Indes. Après avoir parcouru l'Arabie, l'Asie, l'île de Java, le Japon, etc., se livrant partout à de laborieuses études de médecine, de botanique et d'histoire naturelle, il revint en 1693 à Batavia, d'où il s'embarqua pour la Hollande, et arriva à Amsterdam au mois d'octobre de la même année. Ce fut seulement alors que Kæmpfer songea à prendre son diplôme de docteur. Il se rendit à Leyde, y fut gradué en 1694, et se retira ensuite dans sa ville natale. Il avait publié lui-même ses *Amœnitates exoticæ* (Lemgo, 1712, in-4°); mais ses nombreuses occupations ne lui avaient pas permis de publier les autres ouvrages qu'il avait écrits. Le chevalier Sloane acquit à grands frais, de ses héritiers, ces manuscrits, et fit paraître l'*Histoire du Japon* (Londres, 1727, 2 vol in-fol.), traduite en français par Desmaiseaux (La Haye, 1729, 2 vol. in-fol.). Depuis lors, on a publié du savant voyageur : *Sammlung seiner sæmtlichen Reisen* (Londres, 1736, 2 vol. in-fol.); *Icones selectæ plantarum quas in Japonia collegit Kæmpfer* (Londres, 1791, in-fol.). Bon nombre des manuscrits de Kæmpfer sont encore au Musée botanique de Leyde.

KÆMPFER (Joseph), célèbre contre-bassiste, né en Hongrie. Il vivait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et menait l'existence inoccupée de garnison, lorsqu'il se mit à apprendre à jouer de la contre-basse. Grâce à sa persévérance et à son sentiment inné de l'art, il arriva à une perfection d'exécution qu'on pouvait, à son époque, qualifier d'incomparable. Kæmpfer se fit entendre, pour la première fois, à Vienne et produisit une telle impression que Joseph Haydn le fit attacher immédiatement à l'orchestre du prince Esterhazy. En 1775, il entreprit une excursion en Allemagne, en Russie, en Angleterre (1783), et partout son *goliath* (c'est ainsi qu'il appelait sa contre-basse) excita un étonnement qui le disputait à l'admiration.
Kæmpfer tirait tout son prestige de l'emploi des sons harmoniques, artifice que de nos jours Bottesini a porté jusqu'à la perfection.

KÆMPFÉRIDE s. f. (kèm-pfé-ri-de — rad. *kæmpférie*). Chim. Substance cristalline, de couleur jaune, qu'on a extraite d'une espèce de kæmpférie. ‖ On dit aussi KÆMPFÉRINE.

— **Encycl.** Pour extraire la *kæmpféride*, on épuise la kæmpféria galanga par l'éther. L'extrait éthéré est un mélange de *kæmpféride* et d'une substance brune, visqueuse, aromatique, dont on peut se débarrasser en dissolvant le produit à plusieurs reprises dans l'alcool. La substance brune se sépare la première, lorsqu'on laisse la solution alcoolique s'évaporer.
La *kæmpféride* cristallise en lames nacrées jaunâtres, dépourvues de saveur et d'odeur. Elle fond au-dessus de 100°, se dissout dans 25 parties d'éther à 15°, beaucoup moins dans l'alcool et presque pas dans l'eau. L'acide acétique la dissout à chaud, et l'ammoniaque donne dans cette liqueur un précipité soluble dans un excès de réactif. L'acide sulfurique la colore en vert bleuâtre peu foncé. La potasse la dissout en se colorant en jaune; le carbonate de potasse la dissout aussi, mais avec effervescence; ce qui semble démontrer que la *kæmpféride* est un acide.
La *kæmpféride* a donné 63,3 pour 100 de carbone (calculé avec l'ancien poids atomique), et 4,3 d'hydrogène.

KÆMPFÉRIE s. f. (kèm-pfé-rî — de *Kæmpfer*, bot. holl.). Genre de plantes, de la famille des amomées : *Les* KÆMPFÉRIES *sont des plantes des parties tropicales de l'Inde*. (P. Duchartre.)

— **Encycl.** Le genre *kæmpférie* est formé de plantes herbacées, à rhizomes tuberculeux, dont les fleurs, pour lesquelles ces végétaux sont quelquefois cultivés, semblent naître de la souche; elles sont ordinairement groupées au nombre de quatre ou cinq, accompagnées de plusieurs bractées, les unes communes à toutes les fleurs et d'autres propres à chacune. Parmi ces dernières bractées, l'une est placée du côté extérieur, les deux autres se soudent l'une à l'autre du côté supérieur Le périanthe des *kæmpféries* se compose de six divisions sur deux rangs; les trois sépales extérieurs sont soudés entre eux et ne présentent qu'une lame dont l'extrémité a trois dents, qui indiquent la seule partie de leur étendue qui a échappé à la soudure. Les trois pétales intérieurs, distincts, sont étroits et allongés, aigus et canaliculés. Plus intérieurement, on remarque trois lames pétaloïdes, brillantes, colorées, staminodes provenant de l'hypertrophie des étamines. Les deux premiers staminodes sont blancs ou faiblement colorés, distincts; le troisième (système de Lestiboudois) leur est opposé. Il est profondément bilobé, et ces lobes sont colorés de teintes vives, purpurines, violacées. C'est le labelle de quelques botanistes. La fleur ne conserve qu'une seule étamine fertile, dont l'anthère est dépassée et surmontée par un appendice divisé en deux lobes aigus, quelquefois séparés par un lobe médian. Le pistil se compose d'un ovaire adhérent, triloculaire à loges polyovulées. Le fruit est capsulaire, à déhiscence loculicide.
Les *kæmpféries* sont originaires des Indes tropicales. On cultive assez fréquemment dans les serres les espèces *ronde*, *longue* et *galanga*. Les tubercules de leurs rhizomes sont aromatiques; ils renferment beaucoup de fécule, utilisée dans l'alimentation. La *kæmpférie ronde* fournit à la pharmacie la racine de zédoaire, dont on distingue deux variétés : l'une arrondie, l'autre allongée. Ce genre a des propriétés stimulantes énergiques, mais les espèces qui le composent sont peu employées.

KÆPPELIN (Charles-Eugène-Rodolphe), physicien français, né à Colmar en 1810. Il est devenu professeur de physique à l'école de sa ville natale, et secrétaire perpétuel de la société d'agriculture du Haut-Rhin. On lui doit l'invention d'une machine à pression, exposée à Paris en 1848, et d'un instrument de pesage, qui a figuré à l'Exposition universelle de 1855. Outre plusieurs Mémoires sur les sciences physiques et naturelles, M. Kæppelin a publié : *Traité de physique* (1832, in-8°); *Traité sur la végétation, les terrains de culture et les amendements* (1832, in-8°); *Traité de chimie* (1835); *Tableau synoptique de chimie* (1840), grand atlas in-fol., etc.

KAÈS s. m. (ka-èss). Fr.-maçonn. Syn. de KADOCHE.

KÆSMARKT ou **KAISERSMARKT**, ville des Etats autrichiens (Hongrie), comitat de Zips, sur la Poprad, au pied des Karpathes, à 17 kilom. N.-O. de Leutschau; 4,276 hab. Gymnase luthérien. Industrie active : fabrication de toiles, impression de tissus. Commerce des vins de Hongrie avec la Gallicie et la Pologne. En 1433, l'empereur Sigismond la fortifia pour la protéger contre les incursions des hussites. Elle conserve encore le vieux château féodal des princes de Tékély.

KÆSTNER (Abraham), jurisconsulte allemand, né à Bernstein, mort en 1747. Docteur en droit en 1717, il suivit la carrière du barreau jusqu'en 1740, époque où il obtint une chaire de droit à l'université de Leipzig. Kæstner a écrit soixante-douze dissertations, dont les plus remarquables sont : *De solidorum valore* (Leipzig, 1733, in-4°); *De Pauli pediculis argenteis* (Leipzig, 1735); *De Jurisconsulto musico* (Leipzig, 1740, in-4°); *De Jurisconsulto œconomico* (Leipzig, 1740).

KÆSTNER (Abraham-Gotthelf), mathématicien et littérateur allemand, né à Leipzig en 1719, mort en 1800. Il apprit douze langues européennes, cultiva presque toutes les sciences et tous les genres de littérature, mais s'adonna plus particulièrement à l'astronomie, et devint professeur à Gœttingue (1756), puis directeur de l'observatoire de cette ville. Par son enseignement et ses ouvrages, Kæstner est regardé comme le vulgarisateur des sciences mathématiques et astronomiques en Allemagne au XVIIIe siècle. Parmi ses écrits, au nombre de deux cents, nous citerons : *Eléments de l'analyse des grandeurs finies* (1760, in-8°); *Eléments de l'analyse de l'infini* (1760, in-8°); *Mémoires d'astronomie* (1772-1774, 2 vol. in-8°); *Mémoires de géométrie* (1790-1791, 2 vol. in-8°); *Histoire des mathématiques depuis la Renaissance jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle* (1796-1800, 4 vol. in-8°), livre curieux surtout au point de vue bibliographique; *Epigrammes et saillies* (Leipzig, 1800, in-8°); *Recueil complet des écrits non scientifiques composés par Kæstner en vers et en prose* (Berlin, 1841, 4 vol. in-8°). Kæstner écrivait sur les matières les plus abstraites avec une élégance inconnue avant lui en Allemagne. Ses immenses travaux scientifiques ne lui faisaient point négliger la culture des lettres et même celle de la poésie. « Jusqu'à ses dernières années, dit Pillet, il se fit un plaisir de travailler à la *Gazette littéraire de Gœttingue*. Il ne s'y bornait pas à de savantes analyses des ouvrages de physique et de mathématiques; il réservait pour ses heures de récréation la lecture des ouvrages de littérature même les plus futiles; et le compte qu'il en rendait dans le même journal lui permettait de s'y livrer à toute la gaieté de son esprit caustique et mordant. » Nul n'était à l'abri de ses épigrammes pleines de sel, et il lui arriva souvent de blesser cruellement même ses collègues les plus estimables, notamment Lichtenberg et Michaelis. Kæstner faisait partie de presque toutes les Académies de l'Europe, et était en correspondance avec les savants les plus distingués de son temps, Euler, Maupertuis, le cardinal Quirini, etc.

KÆUFFER (Christophe-Théophile), théologien protestant allemand, né à Zodel, près de Gœrlitz, en 1757, mort en 1830. Après avoir reçu une forte éducation au gymnase de Gœrlitz, il se rendit à Leipzig (1776), où il étudia la théologie, l'histoire, la philosophie, la symbolique, l'exégèse, remplit diverses fonctions pastorales, se livra en même temps à des recherches historiques sur la haute Lusace, et fut nommé, en 1821, surintendant du roi de Prusse, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Outre un grand nombre d'articles historiques, insérés dans le *Journal de la Société des sciences de Lusace*, on a de lui divers ouvrages dont les plus importants sont : *Esquisse de la haute Lusace* (Gœrlitz, 1802-1806, 4 vol.); *Guide pour servir à l'histoire de la haute Lusace* (Gœrlitz, 1808), abrégé de l'ouvrage précédent; *Recueil de documents sur les empereurs romains et sur les rois depuis Charlemagne jusqu'à Maximilien Ier* (5 vol. in-fol.), resté manuscrit.

KAF s. m. Philol. V. CAF.

KAFAL s. m. (ka-fal). Bot. Espèce de baumier d'Arabie.

KAFÉRISTAN, contrée de l'Asie centrale, située au N.-E. de l'Afghanistan dans le voisinage de l'Indou-Koh, entre le district anglais de Peychawer, territoire de Koundouz (dans le Turkestan) et le petit Thibet. Elle se compose de vallées tour à tour larges et étroites, situées à la suite les unes des autres et resserrées entre des montagnes élevées. Le long de sa frontière septentrionale court l'Indou-Koursch, dont la hauteur moyenne dépasse de beaucoup la limite des neiges éternelles. Au S., l'Himalaya est découpé par des brèches profondes qui donnent passage aux nombreuses rivières du Kaféristan. Ces deux montagnes sont couvertes de neige à leur sommet, de forêts de sapins sur leurs versants, et entrecoupées de vallées fertiles. D'étroits sentiers serpentent sur le flanc des montagnes, et sont interrompus par des ravins que l'on traverse sur des ponts de cordes et de branches d'arbre. Le Kaféristan, à cause de la disposition particulière du pays, offre une grande variété de climats. En été, l'Indou-Koursch reste couvert de neige, tandis que dans les vallées voisines le thermomètre marque 45 degrés centigrades. Les productions végétales consistent en blé, millet et surtout en raisins. La culture de la terre, l'élève des bestiaux et la pêche forment la principale industrie des habitants. Les Kafirs, dont le nombre est évalué à 40,000 familles, divisées en 18 tribus, ont le type européen, la physionomie intelligente, les yeux bleus ou noirs, des cheveux plus ou moins bruns, la taille élevée. Leurs vêtements sont faits de peaux de chèvre; les riches seuls portent des habits de laine ou de coton. Leur gouvernement est patriarcal, et leur loi celle du talion. Leur religion est l'idolâtrie la plus complète. Les cérémonies principales du culte consistent en sacrifices de vaches et de chèvres en l'honneur de leurs dieux *Chourouya*, *Lamani* et *Pandou*; ils adorent aussi de nombreuses idoles, représentant leur anciens héros. Le sacerdoce est héréditaire; les chefs de tribu exercent un pouvoir absolu. Chaque village possède un temple, orné de statues en bois de leurs dieux. Les villages sont bâtis sur les flancs des collines; les maisons, généralement en bois, s'élèvent en gradins. Les Kafirs sont très-courageux et tres-redoutés des Afghans; ils n'ont pas d'histoire, car ils n'ont pas de langue écrite; celle qu'ils parlent se divise en autant de dialectes qu'il comptent de tribus.
Quelques ethnographes donnent à ce peuple une origine hellénique, et le font descendre du mélange des soldats d'Alexandre le Grand avec les habitants de l'empire indo-bactrien. D'autres le regardent comme le dernier reste de la population de l'Asie centrale, d'où ont émigré les races indo-germaniques qui occupent aujourd'hui une partie de l'Europe. La tyrannie de leurs voisins, les Afghans, les força de se réfugier dans la vallée de l'Indou-Koursch, qui forme une espèce de forteresse naturelle qu'ils ont toujours défendue avec une valeur invincible. Tamerlan et Babour essayèrent inutilement de les soumettre. Ce peuple s'oppose énergiquement à l'introduction de toute langue ou de toute religion nouvelles; mais aussi il n'a jamais cherché à imposer, par la force des armes, sa domination ou ses mœurs aux tribus qui l'environnent.

KAFER-NIHAN ou **KAFER-NIKHAN**, rivière de la Tartarie, Etat d'Hissar. Elle sort de la chaîne du Fan-Tau, coule au S.-O., reçoit à droite la Tassa, se joint au Djihoun, par la rive droite, après un cours de 450 kilom.

KAFF s. m. (kaff). Mar. Bâtiment hollandais qui porte un grand mât et un mât de misaine, avec des voiles inférieures qui sont à baleston, et des voiles supérieures qui ne sont que des huniers.

KAFFA, contrée de l'Afrique orientale, au S. de l'Abyssinie. Ses limites ne sont pas exactement connues; mais on sait qu'elle comprend un espace considérable, qu'elle est traversée par de hautes montagnes que séparent des vallées immenses, et qu'elle est arrosée par de nombreux cours d'eau qui se jettent dans le Goschap ou Godjeb, grand fleuve dont les sources sont situées au S. et à l'O. de Kaffa. Cette contrée a pour limites au N. l'Enarea, et à l'O. un immense désert peuplé d'animaux de grande taille, d'éléphants et de girafes en particulier.
Le Kaffa est un pays fertile et bien cultivé par endroits; on y récolte beaucoup de coton. Le caféier y est indigène, comme dans l'Enarea; il y atteint une taille de 4 à 5 mètres, et croît avec une telle abondance que l'on s'en sert comme de bois de chauffage. Cependant, le café ne figure pas parmi les articles d'exportation de cette contrée; mais l'on croit que celui que l'on appelle *gava*, dans cette partie de l'Afrique, tire son nom de Kaffa, et les Arabes prétendent que c'est de là qu'il a été transporté et acclimaté dans l'Yemen. La capitale de Kaffa est *Souny*, petite ville de 6,000 à 7,000 hab.
Les habitants du Kaffa appartiennent à la grande famille des Gallas; un petit nombre d'entre eux sont mahométans. Quelques-uns prétendent être chrétiens, mais ils ignorent les préceptes les plus simples du christianisme.

KAFFA, ville de la Russie d'Europe. V. CAFFA.

KAFFER, rivière de Perse, dans le Farsistan. Elle prend sa source dans le mont Kobil, à l'O. de Schiraz, coule au S.-E. et se perd dans la vallée de Kaffer, au S. du bourg du même nom, après un cours de 200 kilom.

KAFFNA (Jean-Chrétien), compositeur allemand, né à Ratisbonne en 1759, mort à Riga vers 1820. Attaché, comme son père, à la chapelle du prince de Tour-et-Taxis, il apprit le violon, parut, comme chanteur, sur le théâtre de Breslau en 1778, composa ensuite des opéras et des morceaux de musique, et finit par se faire libraire. Parmi ses opéras, nous citerons : la *Laitière*, les *Bohémiens*, *Antoine et Cléopâtre*, *Rosamunde*, le *Talisman*. On lui doit, en outre, des ballets, des symphonies, des messes et une sorte de journal, intitulé : *Essai musical pour les amateurs d'opéras allemands*.

KAFIR s. m. (ka-fir). Habitant du Kaféristan.

KAFOUR, gouverneur d'Egypte, surnommé **Abou-Misk** (l'*Homme au musc*), mort en 969. Eunuque et nègre, il commença par être esclave d'Abou-Bekr, qui, frappé de son savoir, de son intelligence et de ses qualités, lui confia l'éducation de ses fils, lui fit prendre une part active aux affaires, et lui confia en mourant la régence de ses États pendant la minorité de son fils Aboul-Kassem. Kafour gouverna, sous ce prince, l'Egypte et la Syrie avec une grande sagesse, et conserva, après sa mort (960), la haute direction des affaires sous Aboul-Hassan-Ali, frère d'Aboul-Kassem. Depuis plus de vingt ans, Kafour avait en main la direction des affaires en Egypte, lorsque Aboul-Hassan-Ali étant mort (966), il fut investi par le sultan du pouvoir suprême, qu'il conserva seulement deux ans et quelques mois. A un esprit constant d'équité et de modération, le nègre Kafour joignait les vertus d'un grand roi. Il aima les sciences, protégea les savants et laissa une mémoire longtemps vénérée par le peuple.

KAFRAAT s. m. (ka-fra-at). Mamm. Nom persan de l'hyène.

KAFSA, ville de la régence de Tunis. V. CAFSA.

KAFTER s. m. (ka-ftèr). Métrol. Mesure de longueur en usage à Leipzig, et valant environ 2 mètres.

KAGENECKIE s. f. (ka-je-nè-kî — de *Kajeneck*, sav. allem.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rosacées, tribu des quillaïées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Pérou.

KAGER (Jean-Matthias), peintre allemand, né à Munich en 1566, mort à Augsbourg en 1634. Après avoir étudié la peinture à Rome, il revint en Bavière, où l'électeur le chargea de travaux importants. Le succès de ces peintures lui valut d'être choisi pour décorer l'hôtel de ville d'Augsbourg. On voit encore, dans la salle d'audience, le *Jugement dernier*, vaste composition d'un certain mérite, mais qui ressemble par trop à la fameuse fresque de Michel-Ange. Dans une autre galerie du même édifice, l'*Histoire de Jézabel* occupe toute une paroi. La cathédrale d'Augsbourg possède du même maître deux tableaux, une *Résurrection* et l'*Adoration des Mages*, qui sont bien supérieurs aux fresques précédentes, surtout par le coloris et par la puissance de l'effet. Kager, vers cette même époque, peignit, dans l'église Saint-Martin de Landshut, un *Saint André* d'un si beau style, d'une couleur si brillante et si fine, que cette toile a été longtemps attribuée à Giorgione. L'église Saint-Maurice d'Ingolstadt possède du même artiste une *Résurrection de Lazare*, signée et datée de 1627.
A part ces productions authentiques et qui font grand honneur au talent de Kager, Sandrart signale plusieurs tableaux qui appartiennent à des galeries particulières. Il affirme, en outre, que ce maître a laissé une douzaine de gravures remarquables. Kager était un peintre vraiment distingué; si, dans son morceau capital, le *Jugement dernier*, il s'est montré imitateur servile du grand Florentin, il a prouvé, dans ses autres compositions, qu'il avait une réelle originalité. Il passa la plus grande partie de sa vie à Augsbourg, dont il devint le bourgmestre.

KAGNE s. f. (ka-gne ; *gn* mll.). Comm. Pâte d'Italie, faite avec la plus belle farine de froment.

KAGOUL, ville forte des Principautés-Unies moldo-valaques, dans la Moldavie, district d'Ismaïl, à 193 kilom. S.-E. de Jassy.

KAHAU s. m. (ka-ô). Mamm. Un des noms du semnopithèque nasique.

KAHAVARI, chef de Pouna, dans l'archipel d'Hawaï. Il s'est rendu célèbre, d'après les traditions des insulaires, par sa lutte avec la terrible divinité Pelé, qu'il vainquit dans une course au traîneau. Furieuse de sa défaite, Pelé fit jaillir de son volcan une pluie de lave, qui s'étendit sur tout le pays. Kahavari, poursuivi par elle, parvint à échapper à la mort en s'embarquant sur une pirogue, et se réfugia à Oahou.

KAHER-BILLAH, dix-neuvième calife de la dynastie des Abbassides. Il ne régna que deux ans (932-934); il avait succédé à son frère Moctadir. Une révolte des milices, excitée par ses cruautés extravagantes et son avarice, lui enleva le trône; les soldats ne se contentèrent pas de le renverser, ils lui arrachèrent les yeux et le jetèrent dans un cachot. Rendu à la liberté, il fut obligé de vivre d'aumône, et l'on raconte qu'il allait tous les vendredis tendre la main sous le porche de la grande mosquée. Sous son règne si court, la Mésopotamie et l'Egypte se détachèrent de l'empire turc et se déclarèrent indépendantes.

KAHIRÉH (EL-), nom arabe du CAIRE.

KAHIRIE s. f. (ka-i-rî). Bot. Syn. d'ÉTHULIE.

KAHL, jurisconsulte allemand. V. CALVINUS.

KAHLA, petite ville d'Allemagne, dans le duché de Saxe-Altenbourg, ch.-l. du bailliage de son nom, à 26 kilom. S.-E. de Weimar, sur la rive gauche de la Saale; 2,400 hab.

KAHLE (Christian), en latin **Calenus**, médecin allemand, né dans l'île de Femern en 1529, mort en 1617. Il se livra à l'enseignement de son art à Greifswald et publia, entre autres ouvrages : *Historia de profectione in Terram Sanctam principis Bogeslai X* (Wittemberg, 1554, in-4°). — Son fils, Christian KAHLE, surnommé *le Jeune*, pratiqua la médecine à Prenzlau. On a de lui une douzaine de dissertations latines.

KAHLE (Jacques), surnommé **Fresskahle** (*Kahle le Glouton*), Allemand que sa voracité a rendu fameux, né vers 1671, mort vers 1730. Il exerça l'état de jardinier à Wittemberg. C'était un homme doué d'une force extraordinaire et d'un appétit plus extraordinaire encore. Comme sa profession n'était pas assez lucrative pour fournir aux besoins de son estomac, il dévorait tout ce qui lui tombait sous la main, même des rats, et, à l'exemple de l'autruche, on le vit absorber, sans en être incommodé, des pierres, des tuiles et des métaux.

KAHLE (Louis-Martin), en latin **Calenius**, philosophe et jurisconsulte allemand, né à Magdebourg en 1712, mort à Berlin en 1775. Il professa la philosophie, puis le droit à l'université de Gœttingue et à Marbourg, et fut ensuite appelé à Berlin par Frédéric II, qui l'investit de hautes fonctions administratives. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages de jurisprudence et de philosophie, parmi lesquels on distingue : *Comparaison de la métaphysique de Leibnitz et de Newton* (Gœttingue, 1740), traduit en français par Gautier de Saint-Blanchard (1744); c'était une réponse aux attaques de Voltaire contre Leibnitz; *Bibliotheca philosophica Struviana emendata* (Gœttingue, 1740); *Elementa juris canonico-pontificio ecclesiastici* (Halle, 1743-1744, 2 vol. in-4°); *De trutina Europæ* (Gœttingue, 1744), traduit en français par Formey sous le titre de la *Balance de l'Europe* (1744); *Corpus juris publici sancti imperii Romani* (Gœttingue, 1744-1745, 2 vol. in-8°); *Opuscula minora* (Francfort, 1751), etc. On lui doit, en outre, de nombreux articles publiés dans divers recueils, et un ouvrage périodique, intitulé : *Précis de l'état actuel des sciences et de quelques discussions importantes dans le monde politique*, publié à Gœttingue de 1737 à 1744.

KAHLENBERG ou **KALENBERG**, personnage bouffon de l'Allemagne. V. CALEMBERG.

KAHLENGEBIRGE, autrefois *Celius Mons*, chaîne de montagnes des Etats autrichiens, ramification des Alpes Noriques, qui s'étend sur une longueur de 100 kilom. le long de la rive gauche du Danube, depuis la Carniole jusqu'au N.-O. de Vienne, et forme le *Wienerwald* (forêt de Vienne). A l'extrémité orientale, sont les cimes élevées du *Josephsberg* et du *Kahlenberg*, par où, en 1683, Sobieski arriva au secours de Vienne, assiégée par les Turcs et en fit lever le siége. Les roches calcaires forment la principale base de ces montagnes. Les sites pittoresques s'y rencontrent en grand nombre; les versants de ces montagnes sont en partie recouverts de forêts, parmi lesquelles on remarque surtout celle de Vienne.

KAHLWANG, bourg des Etats autrichiens (Styrie), cercle et à 40 kilom. O. de Bruck, sur la Lissing, dans un vallon des Alpes Styriennes; 787 hab. Exploitation de cuivre sulfuré, la plus riche du pays.

KAHNIS (Charles-Frédéric-Auguste), théologien allemand, né à Greiz en 1814. Il étudia la théologie à Halle, prit, en 1842, ses grades à Berlin, devint, deux ans plus tard, professeur à Breslau et se convertit, en 1848, au luthéranisme primitif. En 1850, il fut appelé à la chaire de théologie de l'université de Leipzig, et, jusqu'en 1861, fut universellement regardé comme un des principaux chefs du parti ultra-luthérien. Nous citerons de lui les ouvrages suivants, qui sont, pour la plupart, des écrits de controverse, et dont plusieurs ont provoqué de vives polémiques : le *Docteur Ruge et Hegel* (Quedlinbourg, 1838), écrit dans lequel il défend les idées d'Hegel; la *Science moderne du docteur Strauss et la foi de notre Eglise* (Berlin, 1842); *Doctrine du Saint-Esprit* (Breslau, 1847); *Doctrine de la communion* (Leipzig, 1851); la *Doctrine moderne de l'union* (Leipzig, 1853); *Lettre à Nitzsch* (Leipzig, 1854); la *Marche intérieure du protestantisme depuis le milieu du siècle précédent* (1856), livre qui obtint l'approbation unanime des membres de son parti; *Dogmatique luthérienne* (Leipzig, 1861-1864, 2 vol.), ouvrage qui provoqua la polémique la plus vive entre lui et les chefs du luthéranisme orthodoxe, Hengstenberg et Dieckhoff. La brochure qu'il publia alors sous ce titre : *Preuves des vérités fondamentales du protestantisme contre Hengstenberg* (1862), amena une rupture définitive entre lui et ses partisans, qui l'accusèrent d'apostasie. Quoiqu'il appartienne toujours à la confession luthérienne et qu'il défende encore aujourd'hui avec ardeur plusieurs points de sa doctrine, la place qu'il occupe comme théologien n'est pas nettement déterminée, et il est plutô du parti dit de théologie médiatrice que du parti confessionnaliste.

KAHOUANE s. f. (ka-oua-ne). Erpét. Espèce de tortue. V. CAOUANE.

KAHOUÉ ou **KAWÉ** s. m. (ka-oué). Nom arabe du café.
— Par ext. Boutique où l'on vend du café, en Orient.

KAÏA s. m. (ka-ia). Bot. Nom vulgaire du CLÉOMÉ ou MOZAMBÉ, genre de capparidées.

KAIAIP, le plus jeune fils de Niparaïa, l'esprit bienfaisant, selon les croyances légendaires des Californiens. Il descendit des montagnes, où il était né, dans la plaine et apporta aux habitants primitifs les bienfaits de la civilisation. Il était doué d'une beauté merveilleuse qu'il conserva après sa mort.

KAIANIDES ou **KAIANIENS**, dynastie persane qui occupa le trône du VIe au IIIe siècle avant l'ère moderne. Les souverains dont elle se compose sont à demi légendaires, et c'est en eux que l'on a cru reconnaître les rois de Perse célèbres dans l'histoire grecque et dans l'histoire juive. Le fondateur de cette dynastie serait Kaï-Kobad, qui lui a donné son nom; *kaï* signifie *grand* dans l'ancienne langue de la Perse. Il eut pour successeurs : Kaï-Kaous, dans lequel l'érudition moderne croit reconnaître l'Astyage d'Hérodote; Kaï-Kosrou (Cyrus), Lohrasp (Cambyse), Gouchtasp (Darius, fils d'Hystaspe), Xerxès, Ardeschir-Dirar-Desp (Artaxerxès Longue-main), Xerxès II, Sogdien, Darab (Darius II), Artaxerxès Memnon, Artaxerxès Ochus, Arsès, Darab (Darius III Codoman), sous lequel Alexandre envahit la Perse (331).

KAÏD s. m. V. CAÏD.

KAÏDA s. m. (ka-i-da). Bot. Nom que les habitants du Malabar donnent au pandane odorant.

KAÏDAFA, célèbre reine et enchanteresse, qui joue un rôle considérable dans les traditions fabuleuses des Arabes. M. Perron a rapporté, d'après les écrivains originaux, cette intéressante légende dans ses *Femmes arabes avant l'islamisme*. Kaïdafa était, au dire des historiens musulmans, d'origine grecque, fille de Marsous, et adorait le soleil. Elle régnait en maîtresse absolue sur les bords de la mer Rouge, et avait, grâce à un puissant enchantement, réduit à l'inaction les rois ses voisins. A cette époque, Alexandre, que les Arabes appellent *Askender zoul karneïn*, c'est-à-dire Alexandre aux deux cornes, vint en Egypte pour fonder Alexandrie. La reine Kaïdafa, ayant appris ses projets de